

Rétrovision : chroniques du canton de Briey, l'après-Grande Guerre et les Années Vingt

“Chapitre 1 : la Délivrance, l'heure du bilan” - Première partie

**

Au cours de trois décennies de recherches et de dépouillement de la presse d'époque disponible dans diverses archives, nous avons accumulé un fonds conséquent de notes, copies et photos d'articles. Pour la période des dix années qui suivent la fin de la Grande Guerre, ces traces d'histoire ont été glanées dans les pages -souvent jaunies et parfois lacunaires- de “L'Est Républicain”, de “L'Éclair de l'Est”, du “Bulletin de Meurthe-et-Moselle” et du “Journal des Sinistrés”, pendant quelques années, ou encore dans l'hebdomadaire “L'Avenir de la Vallée de l'Orne” à partir de février 1924.

Sans aucune prétention d'exhaustivité, ces glanes donnent un reflet intéressant des événements et de la vie quotidienne des habitants du pays de Briey et de la vallée de l'Orne, il y a bientôt un siècle.

Novembre-décembre 1918, vers la fin du cauchemar



Le départ des Allemands cantonnés à Joëuf s'effectue entre le 13 et le 16 novembre 1918 (dessin original de G. Mayot, cf. “Chroniques Joviennes ” n° 41/42/43, année 2008, pages 132 à 169).

À partir de la fin octobre 1918, dans les colonnes du “Bulletin de Meurthe-et-Moselle”, un habitant de Briey, rapatrié de fraîche date de l'autre côté de la ligne de front, retrace les souffrances de la population civile pendant les 52 longs mois d'occupation allemande.

BRIEY PENDANT LA GUERRE

Un Briotin, récemment rapatrié nous adresse le récit suivant :

LA DECLARATION DE GUERRE

Le dimanche 26 juillet 1914, Briey était en fête. Le concours annuel de la Fédération des Sociétés de Gymnastique de Meurthe-et-Moselle avait lieu dans ses murs. Un général, délégué par M. le Ministre de la Guerre, présidait cette solennité, de nombreuses Sociétés de gymnastes et de musiciens étaient venues, Briey était pavoisé et orné comme jamais on ne l'avait vue.

Mais déjà les bruits de guerre avaient pris plus de consistance et retenu les visiteurs. Quelques averses, conséquence d'une journée orageuse, avaient dispensé ceux qui étaient venus. Bref, cette fête ne réussissait qu'à moitié et bientôt l'on devait avoir d'autres préoccupations.

Début de l'article “Briey pendant la guerre”, paru dans “Le Bulletin de Meurthe-Moselle” du 27 octobre 1918.

L'EXODE DES ITALIENS

Le bassin minier de Briey était habité par un nombre considérable d'étrangers. Les Italiens surtout s'y trouvaient en quantité. Je crois qu'il en existait 80.000. La plupart de ces Italiens délaissèrent leurs maisons, leurs commerces et leurs créances pour regagner leur patrie, aussitôt qu'ils crurent la guerre inévitable.

Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ce fut à Briey un passage ininterrompu de ces pauvres gens qui ployaient sous le poids des valises et autres bagages qu'ils emportaient. Il en passa de la sorte 30.000 à Briey, où se trouvait leur consul chez lequel ils allaient prendre leurs passeports.

Tous ou presque tous étaient à pied, avec leurs femmes et enfants, et faisaient 33 kilomètres pour se rendre à la gare d'Étain, où on les embarquait pour Modane.

LA MOBILISATION

Puis ce furent les hommes mobilisables des localités frontières, telles que Jœuf et Homécourt, qui vinrent jeter l'alarme. N'attendant point l'ordre de mobilisation ils passaient à Briey et y jetaient l'alarme, disant que les troupes allemandes étaient massées le long de la frontière qu'elles se préparaient à franchir. Lorsque l'ordre de mobilisation fut affiché, tous les hommes appelés, au nombre de près de 330, quittèrent Briey à pied pour se rendre à Verdun.

L'INVASION

Les récoltes en blé et en avoine étaient presque toutes coupées, mais encore dans les champs, lorsque la guerre éclata. L'année avait été bonne, les céréales avaient mûri de bonne heure, les arbres fruitiers étaient surchargés. Le 4 août 1914 apparut une première patrouille de reconnaissance allemande. Un peloton de chasseurs à cheval, armés de la lance, venait jusque près de la gare de Briey. La Compagnie des chemins de fer de l'Est avait fait partir son dernier train la veille et emmené tout le matériel roulant, ne laissant en gare qu'un wagon-citerne.

Le lendemain une nouvelle patrouille de cavaliers, plus importante, vint reconnaître Briey et se fit indiquer le chemin de Verdun.

Les quelques douaniers et gendarmes qui formaient les seules troupes gardant la ville, s'étaient postés près de la maison Lanher. Ils ouvrirent le feu contre cette patrouille et blessèrent mortellement le lieutenant qui la commandait. Un brigadier de gendarmerie française fut blessé au bras d'une balle tirée par les Allemands, qui rebroussèrent chemin, alors que nos gendarmes et préposés se retiraient vers Verdun.

Bientôt après un régiment d'infanterie allemande (le 144^e qui tenait garnison à Metz) vint occuper la ville. Il était accompagné d'une batterie d'artillerie et d'un escadron de chasseurs à cheval. Ces troupes cantonnèrent dans les granges.

M. Watrin, maire de Briey et quelques membres du Conseil municipal, s'étaient bravement portés au devant de ces troupes, lorsque la nouvelle de leur arrivée fut connue. Le colonel commandant le 144^e, dicta au maire les termes d'une proclamation aux habitants, dans laquelle il les assurait que leurs personnes et leurs biens étaient en sûreté, à condition qu'aucun acte hostile contre les troupes allemandes ne soit commis.

Du reste personne ne songeait à faire la moindre résistance et satisfaction fut donnée aux réquisitions de vivres et de fourrages que les Allemands firent aussitôt.

LES FUYARDS

Hormis les femmes de quelques magistrats ou fonctionnaires, il y eut peu de personnes qui quittèrent Briey au moment de l'invasion.

On vit entrer les troupes allemandes avec plus de curiosité que de crainte. Il y avait parmi les soldats du 144^e un grand nombre de Lorrains, dont quelques-uns étaient même apparentés à des Briotins.

Tous les magistrats et fonctionnaires, non mobilisés, restèrent à leurs postes. Le Conseil municipal comprenait encore dix membres présents : MM. Watrin, maire, Drouin, adjoint, Dunerron, Auguste Nô, Guérin, Delwall, Léon Gérardot, qui aida beaucoup au déménagement de la poudre de la cartoucherie, puis réussit à quitter Briey, Gustave Petit, Gérardot-Martin, Thiéry, qui se tinrent en permanence, à tour de rôle, à l'Hôtel de ville, pour répondre aux réquisitions.

Encore aujourd'hui ces conseillers, sauf M. Delwall démissionnaire et M. Thiéry, décedés, continuent à gérer les affaires municipales. On leur a adjoint deux nouveaux membres, M. Dubois, collier et M. Letaix, ancien banquier afin de créer une majorité validant les délibérations du Conseil.

Ces premières troupes allemandes restèrent dans la ville jusqu'au 19 août au soir, faisant journellement des sorties dans les directions de Conflans ou d'Étain, où elles se rencontraient avec les nôtres.

Elles s'employèrent aussi à détruire l'énorme quantité d'explosifs qu'on avait laissés s'accumuler dans les magasins de la cartoucherie, située à 300 mètres seulement de la ville.

L'EXPLOSION DE LA CARTOUCHERIE

J'ai dit que les Allemands s'employaient à détruire la poudre et la dynamite qui étaient emmagasinés dans la cartoucherie.

Tous les jours on entendait de fortes détonations dans cette usine et personne n'y prêtait plus d'attention lorsque le 19 août, vers six heures du soir, deux détonations successives, pas plus violentes que celles qu'on était habitué d'entendre, furent suivies d'une troisième tellement forte que des toitures en furent découvertes, des cloisons renversées et que la plupart des vitres des fenêtres des maisons en furent brisées. Des soldats allemands avaient, du reste, prévenu des habitants qu'on ferait sauter la cartoucherie, ce soir-là, mais personne n'y ajoutait foi.

Les habitants, affolés, se précipitèrent hors de leurs maisons, laissant tout à l'abandon, et s'enfuirent dans les champs, car le bruit courut qu'une dernière explosion, bien plus forte encore, allait anéantir la ville. Il n'en fut rien heureusement et, après quelques heures on réintégra les demeures.

Bien des versions circulèrent au sujet de cette catastrophe. On prétendit que les Allemands voulaient détruire la ville, avant de la quitter (car c'est précisément ce soir-là que les troupes cantonnées à Briey en sortirent, se dirigeant vers Audun-le-Roman) mais que par un heureux hasard une pierre lancée par l'explosion trancha net la mèche qui devait mettre le feu au dépôt d'explosifs le plus important. Néanmoins il faut considérer que le commandant du 144^e se trouvait encore chez Mme Guillaume-Bazin où il logeait, lorsque l'explosion se produisit et que s'il avait été au courant des desseins de ses soldats il aurait été le premier à se mettre hors de portée de ses effets.

Quoi qu'il en soit les Allemands quittèrent Briey, comme je l'ai dit, et M. Watrin, maire, réquisitionna aussitôt tous les attelages disponibles, pour faire évacuer les explosifs de la cartoucherie et les noyer dans les étangs des brasseries. Cela dura deux jours. On a prétendu qu'il y avait 180.000 kilogrammes de poudre et 20.000 kilogrammes de dynamite. Nous étions près d'un volcan.

Le même numéro du “*Bulletin de Meurthe-et-Moselle*” donne des nouvelles des Poilus originaires de Lorraine, des soldats tués ou faits prisonniers par l’ennemi, et des héros décorés pour leurs faits d’arme. Une rubrique particulière publie les adresses des réfugiés civils, rentrés en France par les derniers convois partis des territoires occupés au début du mois de juillet.

<h3 style="text-align: center;">NOS PRISONNIERS</h3> <p><i>M. Deiss</i> (Victor), de Cirey-sur-Vezouze, fait prisonnier le 8 juin 1918, est interné à Giessen où il est en bonne santé.</p> <p style="text-align: center;">***</p> <p>Ont été faits prisonniers lors des récents combats et sont internés à Cassel :</p> <p><i>Mouton</i> (Raymond), de Cholay, sergent au 13^e d’infanterie’.</p> <p><i>Obelliane</i> (Charles), de Hatrize, sergent au 164^e d’infanterie.</p> <p><i>Bernard</i> (François), de Nancy, soldat au 214^e d’infanterie.</p> <p><i>Christmet</i> (Emile), de Coincourt, chasseur à pied au 71^e bataillon.</p> <p><i>Christophe</i> (Paul), de Gondreville, sergent au 10^e génie.</p> <p><i>Krugel</i> (Ch.), de Bruley, soldat au 133^e d’infanterie.</p> <p><i>Kirch</i> (E.), de Briey, chasseur à pied au 66^e bataillon.</p> <p><i>Libert</i> (Paul), de Saint-Nicolas de Port, soldat au 136^e d’infanterie.</p>	<h3 style="text-align: center;">A l’Ordre de la Division</h3> <p><i>Joly</i> (Auguste), de Jœuf, sapeur au 8^e génie : a pendant les attaques des 26 et 27 février 1916, fait preuve de sang-froid et de courage, en assurant sans interruption toutes les communications téléphoniques desservies par son poste pendant un violent bombardement du village par des obus de gros calibre. Est allé à plusieurs reprises effectuer des constructions et réparations de lignes sur un terrain battu par les mitrailleuses ennemies. Très bon sapeur, s’est toujours proposé pour les missions dangereuses. A mérité également la citation suivante :</p> <p>Sergent-télégraphiste au D.I. 132 : Excellent chef d’atelier a toujours fait preuve d’un entrain et d’un courage exemplaires. Au cours des opérations du 19 au 20 avril 1918, a construit sous le feu de jour et de nuit plusieurs lignes téléphoniques et stimulé par son sang-froid des équipes de réparation. Modèle de bravoure.</p>
---	--

Extraits des pages 3 et 4 du “*Bulletin de Meurthe-Moselle*” n° 214 du 27 octobre 1918. Le sapeur jovicien Auguste Joly est cité à deux reprises à l’ordre de la Division, notamment pour son comportement sous les obus ennemis eu début de la bataille de Verdun en février 1916.

<p><i>Dalluin</i>, lieutenant des douanes à Briey, lieutenant au 84^e d’infanterie : brave officier, personnification de l’homme du devoir. A fait preuve de courage, de calme et sang-froid, en dirigeant dans des circonstances périlleuses des travaux préparatoires à un coup de main. S’est ensuite offert pour commander un détachement chargé d’appuyer ce coup de main et a rempli brillamment sa mission.</p>	<h3 style="text-align: center;">Rapatriés de Meurthe & Moselle</h3> <h4 style="text-align: center;">Convoi du 15 octobre</h4> <p style="text-align: center;">AU MATIN</p> <p style="text-align: center;"><i>Internés civils</i></p> <p style="text-align: center;">BATHELEMONT</p> <p><i>Renaud</i> (Paul) 19 ans — Annecy.</p> <p style="text-align: center;">BEZANGES-LA-GRANGE</p> <p><i>Robert</i> (Charles) 20 ans — Annecy.</p> <p style="text-align: center;">CIREY</p> <p><i>Masson</i> (Lucien) 21 ans — Annecy.</p> <p style="text-align: center;">DEUXVILLE</p> <p><i>Robin</i> (Albert) 33 ans — Annemasse.</p> <p style="text-align: center;">HOMECOURT</p> <p><i>Warin</i> (Louis) 33 ans — Izieux (Loire), 34, rue de la République.</p>
--	---

Extraits de la page 4 du “*Bulletin de Meurthe-Moselle*” n° 214 du 27 octobre 1918. Le rapatrié homécourtois est le frère du curé Warin, prisonnier en Allemagne depuis le début de la guerre.



ADRESSES DÉFINITIVES

des rapatriés arrivés par les derniers convois

AUBOUE

Launois (Ernestine née *Trouslard*) 39 ans — Rodez (Aveyron), rue Bonolt.
Pochon (Marie née *Petit*) 30 ans, Lucien 10 ans, Lucie 8 ans, Georges 6 ans, Paulette 4 ans — Bourg-Saint-Maurice (Savoie).
Reuter (Véronique née *Prudhomme*) 43 ans, Odille 15 ans, Raymond 13 ans, Léon 9 ans, Georgette 5 ans — Champoulet (Savoie), chez M. Collin.

AVRIL

Rachon (Nicolas 68 ans, Joséphine née *François*) — Saint-François-de-Sales (Savoie).
Moureaux (Anna, 50 ans) — Ferrières, par Rosières aux Salines (M.-et-M.), chez M. l'abbé Moureaux.

BADONVILLER

Colin (Marie née *Jeannequin*) 40 ans — Ville-neuve-de-Pavéage (Ariège).

BARBAS

Bridey (Clémence née *Bridey*) 45 ans, Alice 22 ans, Julie 13 ans — Hermaménil (Meurthe-et-Moselle), chez M. Verniet.

BLAMONT

Ferry (Caroline née *Hentz*) 50 ans, Marguerite 19 ans — Les Vallées (Seine), 28, rue du Sud.

CRUSNES

Alexandre (Clémentine) 60 ans 1/2 — Nancy, 238, rue de Mulhouse.

JARNY

Lentz (Dominique), 54 ans — Sermoyer (Ain).

JOEUF

Arnould (Amélie née *Gury*) 43 ans 1/2, Maria 12 ans 1/2 — Saint-Etienne (Loire), 42, rue de la Mulatière.

Bausch (Elise née *Lejeune*) 36 ans 1/2, Marie 13 ans, Louise 11 ans, Marcelle 6 ans — Pompey (Meurthe-et-Moselle), rue des Capucines.

Brandin (Catherine née *Jacques*) 41 ans 1/2 — Bergerac (Dordogne), 22, rue des Fontaines.

Brion (Jules 67 ans, Marie née *Cridel*) 67 ans — Rodez (Aveyron), 19, rue Bonale.

François (Eugénie née *Mangé*) 36 ans, Marie 16 ans 1/2, Mélanie 13 ans 1/2 — Paris, 11, rue de Nantes.

François (Jeanne née *Boonen*) 23 ans 1/2 — Saint-Etienne, 6, rue du Grand-Moulin.

Haudidier (Marguerite 24 ans, Pierre 12 ans) — Paris, 78, rue d'Assas.

Lecompte (Joséphine née *Labremon*) 37 ans, Elise 20 ans, Ferdinand 6 ans — Saint-Clément, 2, rue de l'Eglise.

Lejeune (Marie née *Moranval*) 34 ans — Le Creusot, 17, rue de la Verrerie.

Levy (Samuel 60 ans, Mathilde née *Levy*) 50 ans, Roger 5 ans — Paris, 23, rue des Meslay.

Marchal (Germaine) 22 ans 1/2 — Saint-Girons (Ariège).

Marchand (Elise née *Husson*) 33 ans, René 8 ans 1/2, Irène 5 ans — Corpeau (Côte-d'Or), rue Principale.

Mathias (Eugénie née *Thiry*) 40 ans, Marie 14 ans — Milau (Aveyron), 4, rue des Pénitents.

Nicolas (Marie née *Pfend*) 26 ans — Trignac (Loire-Inférieure), maison Rousseau.

Pichon (Gabrielle née *Clesse*) 37 ans — Boulogne-sur-Seine, 10, rue des Fossés-Saint-Denis.

Renard (Sidonie née *Baune*) 37 ans — Saint-Julien-en-Savez (Loire).

Rasseneur (Marie) 26 ans — Paris, 10, rue des Ursulines.

Sebrecht (Pélagie 50 ans, née *Havert*, Anna 12 ans) — Franconville, 76, rue du Plessis (S.-et-Oise).

Sounet (Elisabeth 19 ans, Guy 7 ans) — Paris, 14, boulevard de la Chapelle.

Sabouret (Valérie, née *Schirm*) 32 ans, Georges 13 ans, Mireille 11 ans — Paris, 9, rue Grégoire de Tours.

Schwartz (Albert 14 ans, Ernest 13 ans) — Paris, 66, rue Gergoire (14^e).

Scheweichlein (Lucie née *Joly*) 29 ans, Henriette 7 ans, Yvonne 5 ans, Suzanne 4 ans — Saint-Chamond (Loire), 28, rue de la République.

Théate (née *Choisel*) 23 ans, Maurice 5 ans — Argenteuil (S.-et-Oise), 38, rue de Corneilles.

Voss (Joséphine, née *Fortier*, 44 ans, Fernand 11 ans et demi, Germain 9 ans, Cécile 6 ans) — Boulogne, 51, rue Bellevue.

Vion (Léonie, née *Lacroix*, 38 ans) — Paris, 27, rue Saint-Paul.

Watrin (Louise, née *Bertrand*, 27 ans, Simone 4 ans) — Levallois-Perret, 32, boulevard Bineau.

Zente (Eugénie née *Marchal*) 40 ans 1/2, Hélène 27 ans — Izieux (Loire), 1, cité de la Marine.

LUNEVILLE

Dietrich (Lina 30 ans) — Paris, 30, rue Notre-Dame des Victoires.

MAILLY

Boban (Joseph 62 ans, Marie née *Grisot*) 39 ans, Marie 27 ans — Juillac, chez Mme de Ferrière, Clos Pignon, par Gousac (Gironde).

MOUTIERS

André (Marie, née *Jambon*) 41 ans, Julienne 17 ans, Raymond 13 ans, Jean 7 ans, Georgette 4 ans — Plancherine, chez M. Clément Rochian Joseph (Savoie).

Filgraff (Marie, née *Heyrend*) 46 ans, Eugène 20 ans, Jeanne 19 ans, Alice 16 ans, Charles 13 ans — Montrouge, 13, rue de la Salbrière (14^e).

Mercier (Félicité née *Henri*) 28 ans, Alberte 3 ans 1/2 — Paris, 11, rue Martel-du-Mont-Morel.

MOYEUVRE

Renaud (Auguste 38 ans, Joséphine 37 ans) — Trignac (Loire-Inférieure), route de Montoir.

PANNES

Colson (Marguerite 26 ans) — St-Pierre-d'Albigny (Savoie), camp des rapatriés.

Hemonet (Orner 62 ans, Valérie, née *Vaugnet*) 49 ans — Rodez, Nouveau Lycée (Aveyron).

Krier (Marguerite 22 ans) — Salles-la-Source Hôtel-Dieu (Aveyron).

REMBERCOURT

Carlin (Marie, née *Mercy*) 52 ans, aveugle, Isabelle 24 ans — Paris, 24, rue de l'Abbé-Grégoire (6^e).

MURVILLE

M. l'Abbé *Jacques* blessé de guerre en congé M^{re} et M^{lle} *Jacques* — Pau Villa Aurore, 20 B^d d'Alsace Lorraine.

Extrait de la page 4 du "Bulletin de Meurthe-Moselle" n° 214 du 27 octobre 1918. Les rapatriés joviciens figurant dans cette liste faisait partie du convoi parti de la vallée de l'Orne le 10 juillet 1918 et qui comptait 785 personnes de Jœuf (cf. "Chroniques Joviciennes" n° 39/40 de décembre 2007, pages 4 à 37).

La photo de source allemande présentée ci-dessus montre le convoi des Joviciens dans l'avenue de la République à Homécourt, avant d'embarquer dans le train de l'exil, le 10 juillet 1918. Le convoi démarre à 10 heures du soir vers le Luxembourg et la région de Marche en Belgique. Les réfugiés passeront une longue et pénible quarantaine en Belgique, avant de ne rejoindre la France, via la Suisse, qu'à la mi-septembre 1918.

Le 28 octobre, le quotidien nancéien "L'Éclair de l'Est" reprend un article paru quelques semaines auparavant dans le "Bulletin de Meurthe-et-Moselle" et publie des nouvelles d'"Au-delà du front".

Au delà du front

JOEUF

Du Bulletin de Meurthe-et-Moselle :

Comme nous l'avons dit, c'est le 10 juillet que les habitants de Joeuf rapatriés récemment ont quitté cette commune. Le train composé de voitures de 3^e classe, est parti à 10 heures du soir. Quelques personnes d'Homécourt y avaient également pris place. Tous les rapatriés avaient été mandés à revenir en France libre depuis un temps plus ou moins long. La personne qui nous a fait le récit qui suit était inscrite depuis le 10 janvier dernier.

« Le ravitaillement nous a-t-elle dit, quoique insuffisant, fonctionnait normalement. C'est M. Remy, ancien secrétaire de mairie qui, tous les mois, va chercher en gare d'Homécourt les vivres du Comité et en surveille la distribution. Nous recevions à peu près régulièrement 500 grammes de lard ou 1 kilo de saindoux par mois et par personne, 100 grammes de café ; de temps à autre, chaque personne pouvait acheter de 300 à 400 grammes de cacao, 400 grammes de céréales, 500 gr. de bœuf salé. Nous pouvions heureusement disposer des récoltes des jardins qui nous étaient d'un grand secours. Nous élevions aussi, — avec quelles difficultés ! — quelques lapins, mais le nombre exact devait en être déclaré sous peine d'une forte amende et on ne pouvait en tuer sans autorisation.

« En 1915, les terres des usines ont été partagées en portions de 2 ares qui sont louées aux familles n'ayant pas de jardin moyennant 80 marks, payables aux Allemands ! Il n'y a pas de si petits profits qui ne comptent...

« Les habitants sont occupés à divers travaux. Les femmes sans enfants, les jeunes filles et les enfants des écoles sont plus spécialement désignés pour les « corvées de bois », qui consistent à ramasser les feuilles des arbres avec lesquelles ils font du tabac ! Une rétribution de 4 marks pour 100 kilos est accordée

« La circulation est libre jusqu'à 9 heures du soir. On peut même aller à Moutiers et Auboué sans sauf-conduit, mais le port constant de la carte d'identité est rigoureusement exigé.

« S'il y a parfois des passages de troupe assez importants, peu de soldats restent à demeure dans la commune. La plus forte équipe est constituée par les boulangers et par la compagnie de police qui est chargée de patrouiller dans les environs.

« M. Bastien assure, toujours avec le même dévouement, les fonctions de maire, sous le contrôle de la kommandantur. Des institutrices allemandes font l'école. On n'y parle pas un mot de Français. Deux aumôniers militaires allemands assurent le service religieux à Joeuf et à Génibois. Le dimanche à 10 heures, messe en Français et à 11 heures, seconde messe en Allemand.

« Des prisonniers militaires Russes, Italiens et Anglais travaillent aux mines ainsi que des civils Belges et Français. Ils sont très malheureux, fort mal nourris et durement traités.

« On ne connaît plus la monnaie française, pas même les sous seuls les bons de ville circulent.

« En mars dernier, MM. Waroqui et Bertelotti, ce dernier d'origine italienne, ont été tués par un bombardement aérien. M. Ambroise François a été légèrement blessé.

« Voici encore les noms de quelques personnes décédées : Mme Taite, qui était réfugiée de Longuyon, chez son gendre, M. Roung ; Mme Marchal, tenancière de la succursale des machines Singer, et Mme Prot sont mortes pendant le séjour en Belgique. Mlle Marrelle Royer, rue Ste Caroline, Mlle Jeanné Hartz, rue Ste-Alice, Mlle Obriot, rue Sainte-Alice ; Mme Brocquart, mère de Mme Léonard, rue Sainte-Alice ; M. Nicolas Julien, premier adjoint au maire, sont décédés à Joeuf. »

Extrait de "L'Éclair de l'Est" du 28 octobre 1918. L'article reprend le témoignage d'une personne rapatriée de Joeuf le 14 juillet 1918.

Le 3 novembre 1918, le "Bulletin de Meurthe-et-Moselle" publie la suite du témoignage du Briot in anonyme qui relate la vie sous l'occupation dans la sous-préfecture du Pays-Haut. Cette rubrique "Briey pendant la guerre" devient presque régulière au cours des mois qui suivent.

AU-DELA DU FRONT

Des nouvelles

BRIEY PENDANT LA GUERRE (1)

Suite du récit de l'avie pendant la guerre, fait par un Briotin récemment rapatrié. (Voir le commencement dans notre n° 214.)

L'ASSASSINAT DE M. WINSBACK

On croyait les Allemands partis sans esprit de retour; il n'en était rien. Quelques cavaliers étaient restés à Briey; ils furent, pour la plupart, emmenés comme prisonniers par une patrouille française.

Le lendemain du départ des Allemands, le sous-préfet de Briey, qui était resté bravement à son poste, pria M. Léon Winsback, pharmacien à Briey, qui possédait une automobile, de le conduire à Etain ou à Verdun, pour y transporter les lettres restées en souffrance au bureau de poste, à Briey, pendant l'occupation de cette ville par les Allemands. Partis avec le docteur Stern, tous trois revinrent le même jour, ne se doutant même pas que leur démarche pouvait être considérée par les Allemands comme un acte d'espionnage.

Mais le jour suivant un officier allemand, à la tête d'un peloton de cavaliers, se présentait vers deux heures après-midi chez M. Winsback, qui était en train de prendre le café après déjeuner. Il le somma, revolver au poing, de sortir avec lui dans la rue et défendit à Mme Winsback de suivre son mari. On vit le pharmacien faire des gestes de dénégation en réponse aux questions de l'officier, qui s'exprimait en français, puis suivre celui-ci devant le pignon de la maison Dubois, sur la place Thiers.

Les cavaliers ennemis gardaient, pendant ce temps-là, les rues qui débouchent sur la place. L'officier fit signe à trois d'entre eux de mettre pied à terre, enjoignit à M. Winsback de se mettre sur le trottoir et de croiser les bras, ce qu'il fit, puis il commanda aux soldats de prendre leurs carabines et, sur un geste, leur fit tirer sur le malheureux pharmacien.

Celui-ci tourna sur lui-même et tomba le corps percé de trois balles, après avoir dit : « crapules » à ses assassins. Mme Winsback accourut au bruit des détonations et voyant son mari sans mouvement sur le sol s'écria en pleurant : « Ils l'ont tué ! » Elle fit transporter son mari chez elle, tous les soins qu'on lui donna furent inutiles. Il paraît que l'officier lui avait reproché d'être allé à Verdun, pour avertir du départ des Allemands et faire arrêter les cavaliers ennemis qui étaient restés à Briey.

Les obsèques de M. Winsback eurent lieu deux jours après. Seuls ses parents et de rares amis furent autorisés à suivre le convoi. Il est enterré au cimetière de Briey et sa tombe est garnie des couronnes que les Briotins ont offertes.

Le sous-préfet de Briey et le docteur Stern n'eurent que le temps de fuir, les Allemands les recherchèrent pour leur faire subir le même sort.

Leur meurtre accompli les Allemands firent demi-tour dans la direction de Montiers. Un quart d'heure après une patrouille française se lançait à leur poursuite sans pouvoir les atteindre.

LA BATAILLE DE ROUVRES

On eut une ou deux journées de répit et, en fait d'Allemands, on ne vit plus qu'un gendarme qui vint seul, pour informer les habitants que de nombreuses troupes allemandes allaient traverser Briey. Effectivement, le 20 ou le 21 août, dès le petit jour, on vit passer de nombreux régiments d'infanterie, drapeaux déployés et hurlant leur sempiternelle « Wacht am Rhein ». Ils prenaient la direction d'Etain.

Le jour suivant, dans la soirée, d'autres troupes allemandes, qui campaient aux alentours de Briey, entraient en ville et pillaient les caves. Il y eut des soldats ivres qui parcoururent les rues, s'amusant à tirer des coups de fusils dans les fenêtres éclairées. On crut que le massacre des habitants allait se produire. Tous se couchèrent tout habillés et des provisions à portée de la main, pour le cas où il aurait fallu fuir dans les bois.

On entendit le canon toute la journée du lendemain, dans la direction d'Etain. C'était la bataille de Rouvres qui avait lieu. Le soir de cette bataille nous vîmes revenir, au grand galop, sur la route des Hauts, les interminables files d'autos et de voitures qui étaient passées à Briey la veille. Nous ne doutions pas que les Allemands ne battaient en retraite. Un régiment d'infanterie vint confirmer cette opinion, le soir, en cherchant des logements chez l'habitant et en enfonçant les portes qui ne s'ouvraient pas assez vite.

Le jour suivant les ennemis reprirent leur marche en avant mais bien décimés, car on vit une colonne formée des débris de treize régiments d'infanterie, descendre la Grand-rue.

Que dirais-je sinon que nous ne devions plus cesser d'entendre gronder les canons dans toutes les directions. Les premiers temps on les entendait se rapprocher tous les soirs, pour recommencer au loin le matin suivant. Puis ce furent les Berthas et les pièces de monitors autrichiens qui bombardaient Verdun en faisant trembler nos maisons, car nous n'étions pas à 15 kilomètres du front, à ce moment là.

Et ce fut ainsi depuis. Jour et nuit, sur les fronts de Verdun, Saint-Mihiel et Nancy, les canons nous martelaient les oreilles, les dépôts de munitions qui sautaient menaçaient de renverser les maisons, les passages de troupes, de canons, de convois de toutes sortes n'arrêtaient jamais.

(A suivre).

Deuxième parution de l'article "Briey pendant la guerre", communiqué par un Briotin anonyme au "Bulletin de Meurthe-Moselle" paru dans le numéro 215 du 3 novembre 1918. Le document comporte l'un des précieux témoignages concernant l'assassinat du pharmacien Winsback, crime de guerre perpétré quelques jours après le début du conflit.